

maison, se retira chez des parents et plus tard se sépara complètement de son mari (1).

Durant ces jours de captivité se livrait en Maximilien un combat terrible entre l'instinct de conservation et le désir de sauver son honneur. Il espérait, malgré tout, que Juarez n'irait pas aux extrêmes. Il le pria de lui accorder un délai pour qu'il pût appeler son défenseur de Mexico et régler ses affaires particulières (2). Par dépêche il demanda à « Monsieur le Président » un entretien personnel, pour parler spécialement du sort du Mexique. Il se déclara prêt, malgré sa maladie, à se rendre chez Juarez. Ce dernier accorda le délai demandé, mais déclina la rencontre, faisant dire brièvement à Maximilien, par Escobedo, de produire au cours du procès tout ce qu'il avait à dire.

Pour l'Indien Juarez, ce fut un sentiment de triomphe que de voir le fier rejeton d'une des plus anciennes maisons régnautes d'Europe et des plus considérées et dont l'un des ancêtres, Charles-Quint, avait été l'opresseur de la race indienne et vainqueur du vieux royaume aztèque, venir maintenant prier humblement un descendant de cette race méprisée et asservie, pour avoir avec lui une entrevue. Déjà pour cette raison, il n'y avait aucune grâce à espérer. D'autre part, une rencontre avec l'empereur eût été pour Juarez une source d'embarras, d'autant plus qu'il était bien résolu à ne se laisser aller à aucune indulgence à l'endroit de son prisonnier. Il se proposait de montrer au monde entier quelles conséquences entraîne une ingérence dans les affaires du Mexique pour laquelle ose la tenter.

Pour défenseurs Maximilien choisit deux avocats parmi les libéraux de Mexico, et, vu qu'il ne pouvait pas compter sur

(1) Lopez chercha à se laver de l'accusation de traître dans une brochure (Voir bibliographie à la fin du volume). Il s'efforçait d'y démontrer qu'il avait tout fait d'accord avec Maximilien. Salm et plusieurs autres protestèrent énergiquement contre cette assertion. Sans doute on ne pouvait pas prouver qu'il avait reçu de l'argent, mais il y avait une preuve très grave dans la manière dont les libéraux le traitèrent. Abandonné et méprisé de toute sa famille et de toutes ses connaissances, Lopez vécut comme un proscrit au Mexique, et mourut de la morsure d'un chien enragé.

(2) Voir lettres et dépêches de Maximilien à Juarez, par exemple dans VOLTZE-FÜRSTENWÄRTH, p. 141.

l'appui de l'ambassadeur français, ni sur celui de l'ambassadeur d'Autriche, il pria le représentant de la Prusse, le baron Magnus, de venir à Queretaro pour parler avec lui sur les mesures à prendre pour le sauver. N'empêche que peu de jours après partit l'ordre à l'adresse du baron Lago de venir à Queretaro. Jusque-là, ce qui est à remarquer, Lago avait adopté une attitude totalement passive.

Pendant ce temps là, l'Europe avait appris la captivité de l'empereur Maximilien et le danger qui menaçait sa vie. Les cours se hâtèrent de prier Washington de faire le possible pour sauver la vie de l'empereur. Conformément à cette demande, l'ambassadeur américain auprès de Juarez, qui jusque-là avait préféré suivre les événements du Mexique de New-Orléans, où il était en sûreté, reçut de Seward, le 1^{er} juin, l'ordre de se rendre le plus vite possible auprès du président et d'intervenir en faveur de Maximilien et des autres prisonniers de guerre. Mais Campbell se souciait peu de mettre le pied sur le sol mexicain. Il y eut d'abord un échange de dépêches entre lui et son supérieur, le secrétaire d'Etat, pour savoir quel moyen de locomotion il devait utiliser. Cette correspondance dura si longtemps, qu'après ce fut trop tard. L'attitude de Campbell est au moins douteuse. Lorsqu'il reçut le 11 juin l'ordre strict du président Johnson, de se rendre sur-le-champ auprès de Juarez, il se dit malade et donna sa démission.

Il n'y avait donc plus rien à espérer de l'étranger en faveur de Maximilien. L'instinct de conservation de l'empereur, le désir impérieux d'un homme à peine âgé de trente-cinq ans, d'employer ses forces et de réaliser ses rêves, lui firent songer au dernier moyen de salut, la fuite.

Salm avait déjà souvent usé de toute son éloquence pour décider l'empereur à prendre la fuite. Cette fois-ci il accepta à condition que Miramon et Mejia fuiraient avec lui. C'était là un noble mouvement, mais il mettait en question l'exécution du projet, d'autant plus que jusque-là dans tous les préparatifs on n'avait eu en vue que la personne de l'empereur. Salm avait déjà réussi à corrompre avec de l'argent officiers et soldats de la garde, mais il fallait encore voir s'ils tiendraient leur promesse. En Maximilien s'éveillait une nouvelle espérance de vie. Seulement il se demandait avec inquiétude si son état de santé lui permettrait de supporter les marches de la

fuite. A part cela, il se voyait déjà libre et maître de ses décisions. Et, comme le jour où il avait espéré que le gouvernement républicain le laisserait embarquer librement dans un port, il faisait déjà des projets d'avenir avec son secrétaire (1). Il pensait se rendre à Londres, puis à Miramar, où il écrirait l'histoire de son gouvernement. Puis c'étaient des voyages à Naples, en Grèce et en Turquie.

Pendant qu'il bâtissait ces châteaux en Espagne, il se rappela tout à coup qu'il avait écrit aux ambassadeurs à Mexico de se rendre à Queretaro. Que diraient-ils s'il n'était plus là et apprenaient que l'empereur a pris la fuite? Son sentiment exagéré de l'honneur ne lui laissa plus aucun repos. D'ailleurs, peut-être que les ambassadeurs arriveraient à le sauver, sans qu'il ait besoin d'avoir recours à la fuite pour reconquérir sa liberté. Peut-être était-ce mieux de ne pas recourir à un tel moyen. Combien ce serait indigne si l'empereur du Mexique en fuite était arrêté et ramené en prison. Son extérieur lui donnait aussi des inquiétudes. Sa barbe blonde, partagée en deux, que lui seul dans tout le Mexique portait ainsi et connue partout, le trahirait sûrement, même s'il la liait sur la nuque, comme on fait quand on va à cheval. La couper, il ne le voulait pas, ça lui serait extrêmement désagréable, une fois en liberté, d'apparaître tout à coup sans barbe. Tout cela et d'autres choses encore lui trottaient dans la tête. Toujours le même manque d'énergie.

Le 2 juin — la tentative de la fuite devait avoir lieu la nuit suivante — une dépêche arriva, annonçant que l'ambassadeur de Prusse et les deux défenseurs, de la Torre et Riva Palacios, venaient de quitter Mexico pour lui rendre visite. Maximilien décida de rester. Il fit venir Salm et lui dit de retarder la fuite; à quelques jours près, la chose était sans importance. C'est en vain qu'on lui représenta que toutes les mesures étaient prises, que les hommes qui devaient être de garde étaient gagnés, il maintint son refus. C'était d'autant plus regrettable que le gouvernement libéral, aujourd'hui comme avant, aurait vu volontiers son prisonnier lui échapper pour se délivrer de l'embarras de prononcer un jugement ardemment désiré par l'armée et beaucoup d'adhérents libéraux qui avaient soif de

(1) BLASIO, p. 389.

vengeance. C'est ainsi qu'on manqua cette bonne occasion.

Le 3 juin Magnus et les défenseurs étaient arrivés à Queretaro et avec eux Lago. Ils reçurent l'autorisation de visiter l'empereur. Les défenseurs reconnurent de suite que s'il y avait procès la condamnation était certaine. Ils décidèrent de se rendre le 8 juin auprès de Juarez pour demander la grâce de Maximilien.

A Queretaro, les partisans de l'empereur, à leur tête les époux Salm, essayèrent encore d'organiser la fuite. Pour cela il fallait d'abord gagner les chefs militaires chargés de surveiller l'empereur, les colonels Villanueva et Palacios. On espérait les corrompre. Mais l'argent liquide n'était pas suffisant. Les colonels — n'était-ce qu'une simulation, c'est difficile à dire — entrèrent effectivement en pourparlers. Le temps pressait, car la première séance du tribunal militaire était fixée au 12 juin. Maximilien, ne possédant pas d'argent liquide, signa des lettres de change représentant la somme demandée. Les deux colonels ayant exigé que les lettres de change fussent contresignées par les ambassadeurs européens, l'empereur pria Lago de signer et d'engager ses collègues à faire de même. Lago représenta à l'empereur qu'à son avis une tentative de fuite n'avait aucune chance de réussite, car les Mexicains jouaient un double jeu : le compromettre et compromettre les ambassadeurs. Le baron montrait ainsi un caractère peureux et peu énergique. Il était surtout fort inquiet pour sa personne.

Tout autre était la princesse Salm, qui, d'une manière vraiment héroïque, s'efforçait par tous les moyens imaginables de sauver l'empereur. Elle avait déjà, semble-t-il, gagné Villanueva. Il restait le colonel Palacios. Elle le pria de l'accompagner le soir à la maison. Dans sa chambre à coucher elle tâcha de le gagner au complot en lui promettant 100 000 pesos. Comme le colonel hésitait, elle serait allée plus loin. « Cette somme ne vous suffit pas? lui aurait-elle demandé (1). Eh bien, colonel, me voilà! » et la belle princesse commença à se déshabiller. Très perplexe, Palacios se serait précipité vers la porte fermée et aurait dit que son honneur était doublement en jeu,

(1) D'après une communication du comte Khevenhüller qui, il est vrai, dit « aurait demandé ». Vienne, Archives de l'État. Voir princesse SALM elle-même, III, p. 174, qui laisse entendre que la chose s'est passée ainsi,

et que si elle n'ouvrait pas immédiatement, il allait sauter par la fenêtre. Après l'avoir tranquilisé, elle lui rappela qu'au début de l'entretien il avait donné sa parole d'honneur qu'il ne dirait pas un mot. Le colonel se retira sans avoir donné une réponse claire sur la question de savoir s'il aiderait l'empereur à fuir.

Entre temps, le baron Lago avec son collègue italien Curtopassi, également accouru, et le Belge Hooricks, avaient discuté la question de la signature des lettres de change. Les deux colonels mexicains, chose significative, avaient exigé que les noms des ambassadeurs soient suivis de leur titre officiel. Les ambassadeurs virent là un piège. Craignant de compromettre leur gouvernement et de se compromettre eux-mêmes, ils refusèrent de signer et même ils raisonnèrent le baron Lago pour l'amener à effacer sa signature, déjà mise au dos des lettres de change. Comme Lago hésitait entre un devoir d'honneur et la peur, un de ses collègues saisit une paire de ciseaux et coupa la signature de Lago. Maximilien, qui, cette fois, avait sérieusement mis des espérances dans cette tentative de fuite, eut une amère déception. Il comprit que les ambassadeurs ne pouvaient rien pour lui et il eut le sentiment qu'on l'abandonnait à l'heure décisive.

Le nouveau projet de fuite était condamné d'avance à un échec. En effet, le colonel Palacios s'était encore rendu dans la nuit du 14 juin chez le général Escobedo et l'avait renseigné sur tout ce qui s'était passé. La conséquence en fut que la princesse Salm et les ambassadeurs reçurent l'ordre de quitter immédiatement Queretaro. Le baron Magnus s'était déjà rendu d'avance à San-Luis Potosi, pour intervenir personnellement auprès de Juarez en faveur de Maximilien. Lago ne put même pas faire signer à l'empereur le codicille de son testament.

Juarez, dans une note adressée à l'ambassadeur de l'Union, avait exposé les raisons pour lesquelles il ne pouvait pas traiter l'empereur comme un prisonnier de guerre. Il y soulignait spécialement que les fauteurs d'une guerre civile, devenue inutile après le départ des Français, devaient être punis.

La première séance du tribunal militaire était fixée pour le 12. Le procès devait se dérouler dans le théâtre de la ville : sur la scène le tribunal et les accusés, au parterre et dans les loges le public. La dernière scène du drame impérial devait réellement se jouer au théâtre. C'en était trop pour Maximilien.

Il déclara qu'à aucun prix il ne mettrait les pieds sur la scène. Il ne s'y résoudrait que par la force et y résisterait jusqu'à son dernier souffle. L'empereur fit en outre valoir sa santé très affaiblie. Finalement on renonça à le faire venir de force sur la scène.

Mais Miramon et Mejia durent obéir. La composition du tribunal de guerre disait assez quel serait le verdict. Un lieutenant-colonel et six jeunes capitaines étaient appelés à juger un ex-empereur et un ex-président du Mexique, ainsi qu'un général considéré, ayant à son actif de nombreuses victoires.

Voilà comme jugeait Maximilien de cette façon de choisir ces officiers, en plaisantant amèrement : « On a pris ceux dont les uniformes sont les moins sales (1) ! ».

Les débats sur le cas de Maximilien n'eurent lieu qu'après ceux des deux généraux et sans qu'il y fût présent. Le procès-verbal de l'interrogatoire auquel on avait soumis l'empereur déjà le 24 mai servit de base aux débats. Maximilien avait refusé de répondre à la plupart des questions en disant qu'il s'agissait de choses politiques qui ne relevaient pas d'un tribunal de guerre. Il avait fait valoir, en outre, qu'il n'entrait pas dans la compétence d'un tel tribunal de le juger. On avait dressé treize points d'accusation, dont les plus importants disaient qu'il s'était fait l'instrument principal de l'intervention française et avait, par là, porté atteinte à la paix, à la liberté et à l'indépendance du Mexique. Il s'était emparé de la souveraineté par usurpation et avait disposé par violence de la vie, des droits et des intérêts des Mexicains. Par le décret barbare du 3 octobre 1865, il avait condamné à mort d'innombrables Mexicains (2). Finalement on accusait l'empereur d'avoir continué la guerre civile, même après le départ des Français, et déchaîné par là des maux indicibles sur tout le pays.

Il était facile de dresser une telle série d'accusations contre les vaincus, étant donnés les événements des dernières années. Si les libéraux avaient été vaincus on aurait pu dresser contre eux plusieurs des chefs d'accusation. Mais la condamnation de Maximilien était maintenant devenue pour Juarez un acte politique de la plus grande importance, en face duquel la personne

(1) Voir BUFFIN, ouvrage cité, p. 245.

(2) Voir tous les points d'accusation dans SCHMIT DE TAVERA, II, p. 397 ff.

de l'empereur ne comptait plus. Le président craignait avant tout d'être désapprouvé par ses compatriotes en montrant de l'indulgence. Comme jadis Iturbide, l'empereur gracié pouvait aussi revenir et essayer de reconquérir la couronne perdue. On ne connaissait que trop bien dans le camp des adversaires l'humeur changeante et irrémédiablement romantique de l'empereur. On savait que l'ambitieux empereur regarderait toujours sa défaite comme une tache à son honneur, qu'il fallait effacer. On savait également avec quelle ténacité il avait jadis refusé de quitter le Mexique, et, étant donné son caractère, on croyait devoir se garantir contre toutes les éventualités. Il pourrait toujours dire que toutes les promesses faites lui avaient été extorquées de force.

La condamnation du monarque offrait en outre, au fier Indien, l'occasion unique de donner en même temps une leçon à tous les monarques européens et de frapper ainsi le principe monarchique comme tel, et cette Europe qui avait osé intervenir dans les affaires du Mexique. On voulait également prouver à l'Union, en lui refusant de gracier l'empereur, qu'on était résolu à ne pas accepter non plus de son côté une intervention quelconque. Ainsi la mort de Maximilien était une chose résolue indépendamment de la comédie qui se jouait devant le tribunal de guerre. Le baron Magnus, qui était allé chez Juarez, lui déclara que le roi de Prusse garantirait, de concert avec les autres puissances européennes, la liberté et l'indépendance du Mexique, dans le cas où le président laisserait partir Maximilien. Les Etats-Unis devaient également offrir la même garantie. Cette offre non plus ne fut pas écoutée. C'était pour Juarez uniquement une occasion de faire sentir à l'ambassadeur encore davantage toute sa puissance. Garibaldi, qui dans son manifeste à la nation mexicaine du 5 juillet 1867 (1), la félicitait de sa lutte brillante pour la liberté et la pria d'épargner l'empereur, n'eut pas plus de succès.

A San-Luis Potosi, il y avait encore eu des masses de pétitions. L'infatigable princesse Salm se jeta aux genoux de Juarez et le supplia d'épargner la vie de l'empereur. Mais le président, bien qu'ému, lui répondit (2) :

(1) Reproduit par MONTLONG, p. 120.

(2) Voir Agnès SALM, p. 196.

« Je suis désolé, madame, de vous voir à genoux devant moi, mais si tous les rois et toutes les reines d'Europe étaient à votre place, je ne pourrais pourtant pas épargner sa vie. Ce n'est pas moi qui la lui prends, c'est mon peuple et la loi, et si je ne faisais pas sa volonté, le peuple prendrait sa vie et la mienne avec ! »

Ces paroles étaient dites pour le public et rejetaient, en soulignant, d'une façon vaniteuse ou coquette, l'impuissance des monarques européens, la faute de l'effusion d'un sang noble sur un ensemble, quelque chose d'impersonnel, d'inaccessible — le peuple.

Une députation de deux cents femmes de San-Luis eut tout aussi peu de succès. Les plaintes déchirantes de Mme Miramon, qui, avec ses enfants en bas âge, était venue demander la grâce de son mari, ne parvinrent pas à attendrir Juarez. Le descendant des Aztèques au cœur cruel resta inflexible ; de ce côté il n'y avait aucun espoir de salut.

Maximilien ne se faisait plus aucune illusion, bien que l'instinct de conservation entretînt toujours dans son âme une étincelle d'espoir. Et même quand cette étincelle serait éteinte, le monde devait du moins voir qu'un Habsbourg sait mourir debout et avec courage. Le sentiment de l'honneur, que l'empereur avait au plus haut degré, s'éleva dans les derniers jours de sa vie jusqu'à la grandeur antique.

A présent encore, en voyant les préparatifs pour son exécution, qu'il pouvait observer de sa cellule, il pensait d'abord aux autres, à tous ceux qui avaient combattu avec lui, qui avaient pris son parti et qui, maintenant souffraient à cause de lui. « Veuillez remuer ciel et terre, écrivait-il au baron Lago (1), pour sauver et transporter en Europe les officiers et soldats autrichiens qui sont encore au Mexique. »

A peine avait-il écrit ces lignes, qu'on lui apporta la fausse nouvelle de la mort de son épouse à Miramar. D'une main tremblante il ajouta à la lettre de Lago : « J'apprends à l'instant que ma pauvre épouse a été délivrée de ses souffrances. Cette nouvelle, tout en brisant mon cœur, est pourtant, à cette heure, pour moi une consolation inexprimable. Je n'ai plus qu'un

(1) Maximilien au baron de Lago à Tacubaya, 14 juin 1867. Vienne, Archives de l'État.

désir en ce monde, c'est que mon corps repose auprès de celui de mon infortunée épouse. Je vous charge, mon cher baron, de l'exécution de ce vœu, comme représentant de l'Autriche. »

Au tribunal militaire, trois voix furent pour la peine de mort et trois pour le bannissement perpétuel. Le président avait donc à décider. Le jeune lieutenant-colonel assumait d'un cœur léger la responsabilité de se prononcer pour la peine de mort.

Telle fut l'issue malheureuse du procès. Plus de possibilité de fuite. Seul un miracle pouvait sauver le condamné. Le baron de Magnus était revenu à Queretaro de San-Luis Potosi. Le baron Lago, croit-on, lui aurait ouvert un « crédit illimité pour corrompre Juarez et le ministre Lerdo », mais ce fut sans succès, et il revint le cœur désolé et rempli d'une profonde pitié pour l'empereur.

Maximilien, malgré la maladie qui le rongait, supporta avec résignation les tourments des derniers jours. Il prit ses dispositions sur l'embaumement de son corps, sur son transport en Europe et pria qu'on choisît de bons tireurs pour l'exécution, qui, tout en évitant de tirer à la tête, devaient pourtant bien atteindre leur but et d'une manière sûre. « En effet, remarqua fièrement Maximilien (1), il ne convient pas à un empereur de se tordre sur le sol dans les convulsions de la mort. »

Le médecin ordinaire de l'empereur, docteur Basch, était presque jour et nuit auprès de lui. La douleur dans l'âme, il vit le « mort vivant » prendre toutes les mesures pour sa fin, écrire des lettres d'adieu et fixer ses dernières volontés. Les rares objets que l'empereur possédait encore, il les distribua à ses parents et à ses amis. L'exécution de la sentence avait été fixée au 16 juillet. A onze heures du matin, parut un général, accompagné d'un colonel et d'un peloton de soldats, qui lut à l'empereur, ainsi qu'à Miramon et à Mejia, la sentence de la condamnation à mort. L'exécution devait avoir lieu à trois heures de l'après-midi. Les dernières heures se passèrent à achever des lettres, à rédiger ses dernières volontés, et en conversations de l'empereur avec ses deux avocats. Les condamnés s'étaient confessés et avaient communiqué. La tranquillité de l'empereur était parfaite. Seule une vieille habitude, qui con-

(1) ERNST SCHMIT DE TAVERA, *la Tragédie impériale mexicaine*, Vienne, 1903, p. 113.

sistait à passer sa main dans sa barbe en l'écartant de son visage, geste qui revenait plus souvent que d'habitude, trahissait la tension de ses nerfs.

Trois heures sonnèrent à la tour. Personne n'était venu chercher les condamnés, bien qu'au dehors se fussent fait entendre des mouvements et des ordres de commandement. Un quart d'heure après l'autre s'écoulait dans les tourments de l'attente. Enfin, à quatre heures, parut le colonel Palacios, un télégramme à la main, venant de San-Luis. Un rayon d'espoir brilla sur le visage pâle de l'empereur. Ce ne pouvait être que la grâce.

Mais ce n'était qu'un délai de trois jours, la seule concession qu'on ait pu arracher à Juarez. La déception de l'empereur fut grande ; ce délai était pour lui très douloureux. Puisque le sort en était jeté, il valait mieux que la sentence fût rapidement exécutée. Néanmoins il eut, intérieurement, une pâle lueur d'espérance. Peut-être que les jours ou même les heures qui suivraient, apporteraient une bonne nouvelle. Tandis que l'espoir ne s'allumait que timidement dans le cœur de Maximilien, Salm et le colonel Palacios lui-même, ainsi que les autres libéraux, virent dans le délai un premier pas vers la grâce.

Le baron de Magnus, dans la meilleure intention d'être utile à l'empereur, s'adressa par dépêche à Juarez. Il faisait remarquer tout d'abord que les condamnés, se croyant, le 16 juin, sur le point d'être exécutés, sont morts moralement. Il le priait de ne pas les faire mourir une seconde fois (1). « Je vous conjure, écrivait-il, au nom de l'humanité et au nom du ciel, de donner l'ordre qu'on n'attende plus à leur vie. Je vous assure encore une fois, en toute conscience, que mon Souverain, Sa Majesté le roi de Prusse et tous les monarques d'Europe, alliés au prince prisonnier par les liens du sang, à savoir son frère, l'empereur d'Autriche, sa cousine, la reine d'Angleterre, son beau-frère, le roi de Belgique, et sa cousine, la reine d'Espagne, comme les rois d'Italie et de Suède s'entendront facilement pour donner à Son Excellence Monsieur Benito Juarez, toutes les garanties que jamais aucun des prisonniers ne mettra les pieds sur le sol mexicain. »

Ceci partait d'un bon naturel, mais c'était maladroit de dire au républicain Juarez qu'il suffisait d'un geste de sa part pour

(1) Voir MONTLONG, p. 104, et d'autres encore.

faire passer de la vie à la mort le « Cousin d'Europe » en dépit de tous les monarques du vieux monde.

Si le délai de trois jours avait peut-être été l'expression de la dernière hésitation du président, il avait pendant ce temps-là repris toute sa dureté. Le télégramme de l'ambassadeur prussien était incapable de l'ébranler, au contraire, il ne pouvait que l'ancrer davantage dans son désir de donner une leçon à toute l'Europe. La noblesse d'âme de Maximilien ne toucha pas non plus le président. En effet, l'empereur avait, le 18 juin, fait parvenir une dépêche au gouvernement à San-Luis, dans laquelle il demandait la grâce des généraux Miramon et Mejia et exprimait le désir d'être la seule victime.

Le ministre Lerdo répondit négativement à toutes les lettres et à tous les télégrammes. Tout espoir ayant disparu, l'empereur se prépara à la mort. La conscience d'avoir toujours voulu le bien et la considération, mise en tête de son mémoire de défense, qu'il avait été de bonne foi (1), lui donnaient la force, dans ces heures pénibles, de supporter son sort avec courage. Lorsqu'on démentit la nouvelle de la mort de l'impératrice, il adressa au préfet du palais de Miramar une lettre cordiale de remerciement et d'adieu, dans laquelle il le priait de rester fidèlement aux côtés de sa malheureuse épouse, et de lui vouer le même dévouement qu'il avait toujours montré d'une façon si éclatante pour sa propre personne (2). Maximilien recommanda à sa famille les veuves de ses deux compagnons de malheur et conjura Juarez que son sang fût le dernier versé et émit le vœu que le président usât à l'avenir d'esprit de conciliation pour rendre la paix et la tranquillité à ce malheureux pays.

Le général Escobedo se souvint que Mejia lui avait une fois sauvé la vie et promit d'user de toute son influence, pour lui rendre le même service. A l'exemple de son empereur, Mejia montra également un courage très noble. Bien que sa jeune épouse bien-aimée vint d'avoir un enfant, il déclara n'accepter sa grâce qu'à condition que la même faveur fût également accordée à l'empereur et à Miramon. Lorsque Escobedo déclara

(1) *Memorandum sobre el proceso del Arciduque Fernando Maximiliano de Austria.* Mexico, 1867.

(2) Empereur Maximilien à Radonetz, sans date, environ du 17 juin 1867. En possession de M. de Eberan, Vienne.

qu'il lui était impossible d'obtenir tout cela, Mejia s'écria : « Bien, qu'on me fusille alors avec l'empereur ! »

Le soir avant l'exécution, — l'empereur dormait déjà, — Escobedo arriva pour dire adieu aux prisonniers. On réveilla Maximilien. Il parla quelques minutes avec le général, lui donna son portrait avec sa signature et lui recommanda chaudement de se consacrer au bien et à la prospérité du Mexique.

Le matin du 19 juin 1867 se leva radieux. Jusqu'à trois heures du matin, l'empereur avait dormi tranquillement, alors il se leva et le père Soria dit une messe basse pour lui et ses deux compagnons. Les quelques fidèles restés auprès de l'empereur virent avec la plus profonde émotion les trois hommes voués à la mort, au moment solennel de la consécration, se mettre à deux genoux, pour recevoir la bénédiction émue que leur donna le prêtre. Les témoins de cette scène sanglotaient. Et ce fut l'empereur qui essaya de les consoler en leur rappelant les desseins impénétrables de Dieu. Maximilien sortit alors de son doigt son anneau nuptial et le donna au docteur Basch, avec un chapelet et un scapulaire, qu'il avait une fois reçu de son confesseur, le père Soria. Basch devait remettre ces objets à l'archiduchesse Sophie, avec le dernier adieu de son fils. La petite médaille de la Vierge, qu'il avait reçue de l'impératrice Eugénie, avec le vœu qu'elle lui portât bonheur, il la destina à l'impératrice du Brésil.

Jusqu'au dernier moment, l'empereur pensa à tous ses proches. Devant les cellules de ses deux généraux il dit : « Êtes-vous prêts, messieurs ? Moi je le suis. » Maximilien les embrassa en ajoutant : « Bientôt nous nous reverrons dans l'éternité. » Miramon était tranquille et résigné comme l'empereur. Mejia, affaibli par la maladie et le souvenir de sa jeune femme, pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

L'empereur, en habit noir, descendit l'escalier, s'arrêta sur la dernière marche et s'écria : « Quelle journée splendide ! J'ai toujours désiré mourir un tel jour. »

Ils montèrent alors dans les voitures, qui devaient les conduire au lieu d'exécution, sur le Cerro de la Campana. C'était l'endroit où l'empereur avait été fait prisonnier. Un fort détachement de cavalerie et d'infanterie accompagnait les voitures, derrière marchait le peloton d'exécution. Le plus grand silence régnait partout sur le passage du cortège. Les portes

et les fenêtres de Queretaro étaient fermées en signe de deuil, les quelques personnes qui passaient étaient vêtues de noir ou bien montraient des visages assombris. On vit des femmes pleurer en regardant la jeune femme de Mejia, son enfant au sein, suivre le cortège en poussant des cris désespérés et que les baïonnettes des soldats empêchaient de s'accrocher à la voiture qui conduisait son époux.

Tous les Européens s'étaient abstenus de paraître à l'exécution, seul le fidèle serviteur et cuisinier de l'empereur, Tüdös, avait suivi le cortège. Il n'avait jamais voulu croire qu'on en viendrait là avec son maître. « Crois-tu maintenant qu'ils me fusilleront ? » lui demanda l'empereur en descendant de voiture.

La tête haute, Maximilien fit à pied les cent pas jusqu'au sommet de la colline ; de même Miramon, qui marchait à ses côtés ; seul Mejia, à bout de force, dut être traîné et presque porté. Au sommet se tenaient les troupes, fermant les trois côtés d'un carré, le quatrième côté était fermé par un mur de pierre peu élevé. Les prisonniers furent placés contre ce mur, le visage tourné vers Queretaro, étendue paisiblement sous les rayons du soleil.

Aux troupes, dont, semble-t-il, on n'était pas tout à fait sûr, on lut un ordre sévère, d'après lequel quiconque remuerait le doigt en faveur de l'empereur serait immédiatement fusillé avec lui. Les quelques spectateurs qui étaient là gardaient un profond silence. L'empereur sembla chercher du regard si aucun de ses amis n'était présent. On lui avait assigné sa place entre les deux généraux. Se tournant vers Miramon, il lui dit : « Général, un brave doit être honoré par son monarque, même au moment de la mort ; permettez que je vous cède la place d'honneur. » Ce disant, il fit mettre le général au milieu. Puis il dit à Mejia : « Général, ce qui n'est pas récompensé sur la terre, le sera certainement au ciel. »

Les soldats désignés pour l'exécution se mirent en rang. L'officier chargé de donner l'ordre de faire feu, visiblement ému, balbutia, en se tournant vers l'empereur, quelques mots, qui semblaient être une excuse. Maximilien le remercia de la compassion qu'il lui avait montrée et dit : « Vous êtes soldat, il faut obéir. » Ensuite il donna à chaque soldat une once en or en les priant de bien viser. Revenant à sa place, il essuya

la sueur de son front et donna son mouchoir et son chapeau à son fidèle Tüdös, pour qu'il emportât ces objets dans son pays.

Puis, d'une voix claire, il dit en espagnol, afin d'être compris de tous ceux qui l'entouraient : « Je pardonne à tous et je demande que tous me pardonnent. Je désire que mon sang, qui va couler, soit répandu pour le bien du pays. Vive le Mexique, vive l'indépendance ! »

A peine ces paroles avaient-elles été prononcées, que l'officier, qui commandait le peloton, abaissa son sabre qu'il avait élevé ; sept détonations éclatèrent et l'empereur Maximilien, percé de cinq balles, tomba, le visage en avant, en murmurant doucement le mot : « Hombre. » (1). Une légère convulsion trahissait encore la présence de la vie. L'officier, qui avait donné l'ordre de tirer, s'approcha rapidement du corps étendu sur le sol, le retourna avec son arme et, sans mot dire, indiqua de la pointe de son épée le cœur de l'empereur. Un soldat tira un coup à bout portant à l'endroit indiqué. Le coup brûla les vêtements à l'endroit de la blessure, la mort fut instantanée.

Après Maximilien, ce fut le tour de Miramon qui, la tête haute et d'une voix retentissante, protesta contre toute accusation de trahison et poussa un « Vive l'empereur ! » et un « Vive le Mexique ». Mejia ne put que dire d'une voix faible : « Vive le Mexique, vive l'empereur. » Et ce brave tomba également.

Ainsi moururent l'empereur et ses deux fidèles paladins. Amis et ennemis s'inclinèrent devant cette manière de mourir d'un Habsbourg. Toute sa vie il n'avait voulu que le bien et le noble. Il paya de sa vie son erreur, mais ceux qui l'avaient poussé dans cette aventure assistaient de loin et en toute sûreté au dénouement tragique du drame.

Ce qu'il advint alors, ce fut la destruction de l'œuvre impériale. Les partisans de l'empereur cessèrent de lutter après sa mort. Marquez avait su se mettre en sûreté. Même, pendant que l'empereur était depuis longtemps prisonnier, il sut maintenir la ville de Mexico dans l'idée que la cause impériale n'était pas encore perdue. Mais en secret il prenait ses précautions pour mettre sa personne en sûreté. Quelque temps après on le vit réapparaître à la Havane.

(1) Une exclamation espagnole, qui signifie « homme ».

Juarez fit son entrée triomphale dans la capitale. Il n'eut pas honte d'aller voir à Queretaro le corps de Maximilien, après qu'il fut embaumé. La rudesse et la ténacité de l'Indien avaient triomphé de Maximilien au caractère sensible, nourri d'ambition et d'idéalisme. Le succès fut du côté du président, mais la sympathie, la commisération, voire même l'admiration de tous les cœurs pour une si noble attitude en face de la mort, furent du côté de la victime.

Avec l'empereur mourut l'idée d'établir une monarchie au Mexique. Seul Santa-Anna, le vieux prétendant à la couronne, n'avait rien appris. Six mois s'étaient à peine écoulés qu'il voulait réorganiser l'empire, qu'il avait d'abord soutenu et ensuite abandonné. Maintenant il affirmait hautement en quelle vénération il gardait le souvenir de l'empereur, combien grand était son intérêt pour le sort de l'impératrice. Le père Fischer devait, d'Europe, fournir des armes, des munitions et de l'argent ; lui, Santa-Anna, se chargerait de diriger le soulèvement contre le parti libéral (1).

Mais au Mexique personne ne le prit au sérieux. Juarez resta président jusqu'à sa mort, survenue en 1872.

Pendant qu'au Mexique, bien loin au delà des mers, s'accomplissait le destin de Maximilien, à Paris on vivait dans le vertige de la grandeur impériale, on célébrait des fêtes somptueuses et on s'enivrait des succès brillants de l'exposition internationale, que Napoléon III avait fixée pour 1867, afin d'effacer par de telles splendeurs, jusque-là inconnues, l'insuccès de la politique extérieure. Paris devint le centre de l'Europe et même le centre du monde. Des milliers et des milliers de voyageurs se dirigeaient vers la métropole assise aux bords de la Seine. De nombreux princes d'Europe, le tsar lui-même et le roi de Prusse, visitèrent Paris, invités par Napoléon, avec l'intention d'agir sur eux par la vue des plus belles choses du monde, exposées par 52 000 participants, dans des milliers de palais et de kiosques élevés comme par enchantement sur l'immense Champ-de-Mars.

À côté des intérêts artistiques et commerciaux, on n'avait pas oublié les réjouissances. La *Grande-Duchesse de Gerol-*

(1) Santa-Anna au père Fischer, la Havane, 10 janvier 1868, Viennæ, Archives de l'État.

stein, la célèbre opérette d'Offenbach, faisait tourner toutes les têtes, les valse de Strauss invitaient à la danse. Dans toutes les ambassades, y compris celle d'Autriche, on donnait des bals brillants où se pressaient des princes de toutes les parties du monde. On savait déjà que l'empereur Maximilien était en prison, mais le Mexique était loin et le plaisir sous la main. On ne croyait pas au sérieux de sa situation, pas plus qu'à Washington d'ailleurs, qui traitait toute l'affaire avec une certaine légèreté. Le 17 juin encore le sous-secrétaire d'État Seward avait dit, dans un dîner, au baron de Wydenbruck, en parlant de l'empereur Maximilien : « Sa vie est tout aussi sûre que la mienne ou la vôtre. » Un événement pourtant jeta un souvenir au milieu de Paris en fête. Au retour de la grande revue de Longchamp, où Napoléon avait réuni, le 6 juin, ses troupes de choix, pour donner au tsar et surtout au roi de Prusse une image impressionnante de sa puissance, un Polonais, du nom de Berezowski, tira des coups de revolver sur la voiture qui ramenait aux Tuileries Napoléon et le tsar, au milieu des acclamations de la foule. La présence d'esprit d'un officier, qui poussa son cheval entre le meurtrier et la voiture, sauva la vie de l'empereur.

Napoléon se leva et se tournant vers Alexandre II, lui dit : « Sire, nous avons été au feu ensemble, nous voilà frères d'armes (1). »

« Nos jours sont entre les mains de la Providence », répliqua froidement le tsar. Mais on oublia bien vite cet incident. On continua les réjouissances et on se remplit les yeux des beautés de l'exposition. Des dizaines de milliers de Français regardaient avec intérêt les canons géants, exposés par la maison Krupp, sans songer que cette arme serait peut-être dirigée contre ce peuple qui, avec une insouciance enfantine, passait devant un tel présage, en l'admirant. On ne pensait pas à la guerre, parce que Napoléon avait, depuis 1866, inscrit sur ses drapeaux le mot « paix », y avait conformé sa politique, il est vrai, par faiblesse intérieure, que cachait le costume brillant de l'exposition universelle.

À partir de ce moment commença le déclin du second Empire.

(1) Pierre de LA GORCE, *Histoire du Second Empire*, Paris, 1901, V, p. 215.